

DIVERS
AUTEURS ET COMPOSITEURS

NOËL AU VILLAGE



ÉDITIONS LE PÈLERIN

COLLECTION "JADIS"

NO 51

Divers auteurs et compositeurs

NOËL AU VILLAGE

1882 - 1991

EDITIONS LE PELERIN

1994

DANS LA COLLECTION "JADIS"

Derniers titres parus, demandez notre liste complète.

38. Georges Golay *Le sapin à Siméon, 1990*
40. Marcel Golay *Histoires d'autrefois, 1991*
41. Claude Berney *Les canons de Bunau-Varilla, 1991*
42. Edouard Rod *Un coupable, 1991*
43. Auguste Pignet *Bref survol de l'histoire de la
Vallée de Joux, 1992*
44. Juste Pithon *Contes et légendes de notre
Pays de Joux, 1992*
45. John chez Jac- *Chronique combière 1890 - 1923,
ques Golay 1992*
46. Anonyme *Notice historique sur la manu-
facture d'horlogerie de la maison
Louis Audemars, 1992*
47. Charles Lecoultre *Mon enfance à la Golisse, 1993*
48. Marcel Golay *Regard sur le XXe siècle, 1993*
49. Jean Aubert *Le 150e anniversaire de l'Assem-
blée évangélique du Brassus,
1822 - 1972, 1993*
50. Julie Meylan *Le dernier voyage de Dom Pon-
tius, 1993*
51. Divers auteurs *Noël au village, 1994*
 et compositeurs

Couverture: dessin de E.D. Turrian, peintre. Tiré de:
"Les Temples nationaux du Canton de Vaud,"
F. Rouge, Editeur, 1896.

INTRODUCTION

Combien de fois n'aurions-nous pas aimé mettre la main sur une brochure telle celle qui vous est présentée aujourd'hui ? Où nous retrouvons l'entier ou presque des chants qui ont fait le charme de notre enfance, qui l'ont enrichie d'une musique et d'une poésie inimitables ? Ce fascicule pour combler en quelque sorte cette lacune. Il ne comprend certes pas tous les chants de Noël que nous avons pu connaître autrefois, seulement une sélection des plus beaux, des plus aimés, de ceux qui font partie intégrante de notre patrimoine culturel et religieux.

Y prend place ce cantique malheureusement écarté par nos censeurs ecclésiastiques: "Dans la forêt". Qui le jugèrent trop "païen" pour figurer encore au nombre des cantiques en vigueur. Il disparut ainsi dans les années soixante, quand souffla, en ces lieux comme ailleurs, ce grand vent de puritanisme qui voulait redonner à la religion protestante officielle une ligne plus pure d'où serait exclue toute poésie antique plus proche de la lumière de l'arbre que celle de l'Évangile. Ô mes grands sapins, vous n'étiez pas loin alors de quitter définitivement, en même temps que les derniers fidèles, nos églises de village. Un coup de pouce encore et c'était fait. La page aurait été résolument tournée.

Ce cantique, nous eûmes le grand bonheur de le chanter une nouvelle et dernière fois en notre église des Charbonnières dans les années huitante, quant le pasteur Philippe de Mestral, en remplacement, nous en expliqua le sens authentique, celui qu'avait voulu lui donner l'auteur de ses paroles, Daniel Meylan.

Nous avons fait une large place dans cette brochure à Julie Meylan du Lieu, décédée en 1940, qui a beaucoup écrit sur Noël, contes, cantiques et poésies, et dont les paroles du chant: "Vieux Noël", sont admirables d'émotion et de délicatesse.

Et par la couverture où se montre l'église des Charbonnières sous la neige en plein mois d'août 1896, nous avons tenu à honorer celle qui en est originaire, qui y est même née, Mélanie Mellet née Rochat, poétesse, qui, ô suprême honneur, nous donna les paroles de "Voici Noël" et de "Joyeux Noël", les deux cantiques probablement les plus populaires de notre répertoire.

L'essentiel des renseignements sur nos vieux chants d'école du dimanche a été tiré de l'ouvrage de J. Vincent: "Sais-tu ce que tu chantes", paru à Lausanne en 1945. Quant aux cantiques, ils sont extraits du recueil: "A toi nos chants" - Lausanne, Imprimerie de la Concorde, 1940 -, et du "Chante Jeunesse" de nos écoles primaires, version de 1923.

Mais si cette brochure apporte des éléments précieux sur l'histoire de nos chants offerts par J. Vincent, elle est surtout là, doublée de contes et de récits divers qui fixeront mieux encore l'ambiance de nos Noëls d'autrefois, autant ceux de nos églises que ceux de nos maisons, pour vous donner plaisir et émotion en ce toujours merveilleux mois de décembre.

Joyeux Noël à toutes et à tous.

Les Charbonnières, le 3 janvier 1994.

Romy Rochat

LES CHANTS DE LA RÉFORME

Avec la Réformation du XVI^e siècle prend fin la longue période funeste au chant religieux du peuple et s'annoncent des temps où l'Eglise chantera avec une ferveur, une joie et une puissance toutes nouvelles : dans le temple purifié, la voix du petit peuple, participant de tout son être au culte public, monte comme un chant d'oiseau que rien ne peut contenir. C'est Luther qui disait : « Dieu nous a mis la joie dans le cœur et dans l'âme par le don de son Fils bien-aimé, venu pour nous délivrer du péché, de la mort et du diable. Celui qui a saisi ce don par la foi ne peut pas autrement que de manifester sa joie et de la chanter de tout son cœur, de telle façon que d'autres encore l'entendent et accourent. Celui qui ne sait ni chanter ni redire ce bonheur, montre qu'il n'y a pas cru et qu'il n'est pas entré dans la nouvelle alliance de la joie, mais qu'il appartient encore à la pesante et sombre alliance ancienne. »

Luther a été le premier à mettre en pratique la vérité qu'il proclamait, et il a le droit d'être appelé le père du chant évangélique puisqu'il entraîna par son exemple ses collaborateurs immédiats et le peuple tout entier.

On a pu dire aussi, avec raison, que le chant avait gagné en ce temps-là encore plus d'âmes à l'Évangile que la prédication des ministres de la Parole. Que de fois est-il arrivé qu'en face du prêtre prônant ses « indulgences » la foule entonnât le chant de Paulus Speratus :

Es ist das Heil uns kommen her
Aus Gnad und lauter Güt

(Le salut nous est venu — Par grâce et unique amour)

et ait ainsi assuré la victoire de l'Évangile ! On a, de Luther, trente-six cantiques dont le plus connu est sans doute *Ein' feste Burg ist unser Gott* (« C'est un rempart ») qui « tôt après son apparition a pris son vol à travers l'Allemagne comme si la bonne nouvelle [suite p.8]

D'un arbre séculaire...

(Avent)

Recueilli. ♩ = 84.

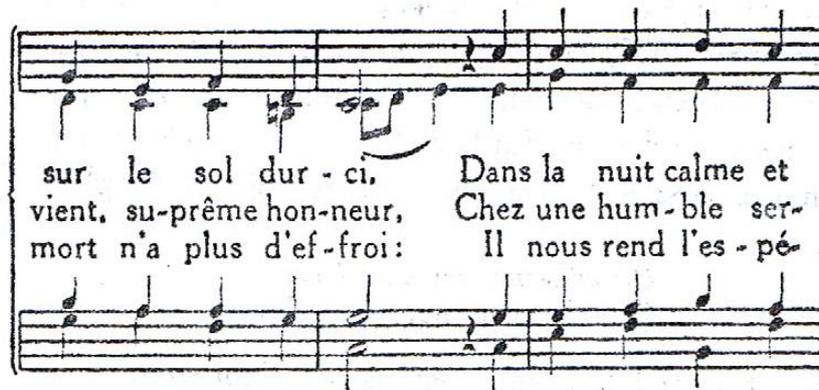
M. PRAETORIUS.

1. D'un ar - bre sé - cu - lai - re, Du vieux tronc
2. Par la bou - che fer - ven - te De pi - eux
3. Il vient sans ap - pa - ren - ce; Des pau - vres

d' I - sa - i, Du - rant l'hi - ver aus -
ser - vi - teurs, Dieu, de sa voix clé -
il est roi; Il con - naît leur souf -



tè - re, Un frais ra - meau jail - lit. Et
men - te, Pro - met - tait un Sau - veur. Il
fran - ce, Les gué - rit par la foi. La



sur le sol dur - ci, Dans la nuit calme et
vient, su - prême hon - neur, Chez une hum - ble ser -
mort n'a plus d'ef - froi: Il nous rend l'es - pé -



clai - re, U - ne rose a fleu - ri.
van - te Toute à son pur bon - heur.
ran - ce En mou - rant sur la croix.

Trad. L. MONASTIER-SCHRÖDER.

[Suite de la p. 6.]

en était portée par les anges de Dieu lui-même ». Cette course triomphale est loin d'être achevée dans le vaste monde ! Luther n'a pas composé, pense-t-on, toutes ces mélodies ; il a puisé dans le trésor populaire ; il a adapté ; sa foi puissante a rendu plus palpitantes de vie et l'antique mélodie et les paroles nouvelles. Notre recueil nous donne un cantique de Noël de Luther, notre n° 25, *Voici Jésus qui vient à toi*, qu'il chantait, dit-on, tout en berçant son petit Jean, pour soulager l'épouse accaparée par les soins du ménage. L'original (1535) comprend quinze strophes, dont les cinq premières peuvent être chantées en solo par « l'ange », tandis que Luther et ses enfants chantaient la huitième et les suivantes à pleine voix et de plein cœur :

Bis willkommen du edler Gast.
(Sois le bienvenu, hôte céleste.)

C'est aussi à la souche populaire qu'appartient l'air du n° 26, *D'un arbre séculaire*, qui passe, chez beaucoup, pour le plus beau cantique de Noël existant. Il a été repris et harmonisé par Michel Prætorius, qui fut maître de chapelle à Wolfenbüttel et auquel on doit 1200 compositions (1571-1621) ; son origine est inconnue et, sans doute, antérieure à la Réformation. Pour nous, il fait sa première apparition à Cologne en 1599. On peut rattacher à ce groupe notre n° 29, *Viens, âme fidèle*, qui fut introduit dans la chrétienté protestante en 1823 par le D^r Friederich Heinrich Ranke qui l'avait trouvé en Angleterre dans un recueil manuscrit du prêtre J. F. Warder, datant de 1751. Il remonte certainement beaucoup plus haut.

VOIX DU PAYS

Dans le groupe des traducteurs ou des adaptateurs de paroles françaises à une musique étrangère, nous trouvons tout d'abord un trio féminin particulièrement marqué de la grâce. Nous avons joie à évoquer ces trois silhouettes qui ont pâli au cours des années, mais qui sont dignes d'être ranimées pour nos mémoires et pour nos cœurs.

La première est celle de M^{me} Melley, née Mélanie Rochat, aux Charbonnières, Vallée de Joux (1829-1896). Dans la préface consacrée au petit volume des *Poésies intimes*, Philippe Godet a pu dire qu'elle fut « avec Charles Secretan, mort peu de temps avant elle, un des derniers débris de cette brillante génération valdoise qui, dans notre histoire littéraire, se groupe autour de Vinet et d'Olivier » et brilla encore avant de disparaître dans le salon d'Eugène Rambert. La qualité de son âme transparait dans cette strophe pleine de charme et de vérité :

On ne sait pas ce que chaque heure envoie
De rêve pur et de petits bonheurs,
Ce qu'une fleur peut apporter de joie,
Combien l'amour peut dilater les cœurs.
On ne sait pas ce qu'un rayon d'étoile
Met de clarté dans la nuit d'ici-bas,
Comment l'espoir met le vent dans la voile...
On ne sait pas.

M^{me} Melley n'a pas su, en effet, ce qu'elle nous a donné par sa traduction des strophes de J. Mohr qui, revêtues de la musique de l'instituteur Franz Gruber, ont constitué le chant de Noël le plus universellement connu, notre n° 28, *Voici Noël, ô douce nuit*. Il vaut

[suite p. 14]

Voici Noël !

Simplement et avec joie. $\text{♩} = 96.$

F. GRUBER.

p *mf*

1. Voi-ci No-ël! O dou-ce nuit! L'é-toile est

The first system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower staff is in bass clef. The time signature is 3/4. The music begins with a piano (*p*) dynamic and a mezzo-forte (*mf*) dynamic. The lyrics are: "1. Voi-ci No-ël! O dou-ce nuit! L'é-toile est".

p

là qui nous conduit. Al-lons donc tous, a-vec les

The second system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower staff is in bass clef. The music begins with a piano (*p*) dynamic. The lyrics are: "là qui nous conduit. Al-lons donc tous, a-vec les".

cresc.

ma-ges, Por-ter à Jé-sus nos hom-ma-ges,

The third system of music consists of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower staff is in bass clef. The music begins with a crescendo (*cresc.*) dynamic. The lyrics are: "ma-ges, Por-ter à Jé-sus nos hom-ma-ges,".

mf

Car l'enfant nous est né, Le Fils nous est donné!

2.

Voici Noël, ô quel beau jour !
 Jésus est né ! Quel grand amour !
 C'est pour nous qu'il vient sur la terre,
 Qu'il prend sur lui notre misère.
 Un Sauveur nous est né,
 Le Fils nous est donné !

3.

Voici Noël, tous, d'un seul cœur,
 Joignons nos voix au divin chœur
 Qui proclame au ciel les louanges
 De celui qu'annoncent les anges !
 Car l'enfant nous est né,
 Le Fils nous est donné !

4.

Voici Noël, ne craignons pas
 Car Dieu nous dit : Paix ici-bas,
 Bienveillance envers tous les hommes !
 Pour nous aussi, tels que nous sommes,
 Un Sauveur nous est né,
 Le Fils nous est donné !

M^{me} M. MELLEY.

Joyeux Noël !

Vif et décidé. $\text{♩} = 96.$

FR. SILCHER.

mf

1. } Joy - eux No-ël, joy - eux No - ël ! Sois
Qu'aux chants du ciel, qu'aux chants du ciel, No-

la fê - te bé - ni - e ! } Pour nous sau - ver, Jé -
tre vois soit u - ni - e ! }

mf

sus est né, Un Pè - re ten - dre l'a, don - né. Joy -

[sur Fr. Silcher voir p. 15.]



2. Joyeux Noël ! (*bis*) viens réjouir notre âme !
A ton appel (*bis*), un Sauveur nous réclame.
Pour nous emparer de sa main,
Oh ! n'attendons pas à demain.
Joyeux Noël ! (*bis*) viens réjouir notre âme !
3. Joyeux Noël ! (*bis*) porte à Dieu nos louanges !
Emmanuel ! (*bis*) chantent aussi les anges.
Jésus, qui bénit les enfants,
Entend leurs hymnes triomphants.
Joyeux Noël ! (*bis*) porte à Dieu nos louanges !

M^{me} M. MELLEY.

[Suite de la p. 9]

la peine de redire les origines de ce chant, sacré pour tant de mémoires. Joseph Mohr, né le 11 décembre 1792, de très humble famille (son parrain était bourreau), devint curé et fut envoyé dans un village perdu (200 habitants) du Tyrol, Oberndorf. Il s'y lia d'amitié avec l'instituteur Franz Gruber qui remplissait les fonctions d'organiste. Tous deux, bons chanteurs et joueurs de luth, rêvaient d'un chant de Noël. La visite du jeune ecclésiastique dans une famille de paroissiens où venait de naître un enfant, fut l'occasion de la création. C'était la veille de Noël 1818. Sous le coup de l'émotion de Noël, la poésie naquit, elle aussi, en quelques minutes. Mohr se rendit aussitôt chez son ami Gruber et l'invita à composer la musique. Celui-ci se mit à l'épinette, revécut toute sa dure enfance chez le tisserand Gruber, ses premiers enchantements devant l'orgue du village, les leçons de son jeune maître d'école... Une heure plus tard, la mélodie était créée. En une demi-heure, les enfants du village l'apprennent et, le lendemain, elle émeut et enchante l'assemblée qui la transmet, à son tour, de village en village. C'est aussi le début d'une conquête du monde chrétien qui n'est pas encore achevée¹. Ne laissons pas perdre le charmant texte de notre poétesse vaudoise que, pour des raisons musicales, les auteurs du *Psautier romand* ont si malencontreusement écarté.

C'est à M^{me} Melley que nous devons aussi notre n° 30, traduction de Silcher : *Joyeux Noël (bis), sois la fête bénie*.

¹ L'imagination des historiens a embelli le récit que nous donnons la forme la plus nue. Qu'on ne s'étonne pas si l'on en connaît ou si l'on en trouve d'autres versions.

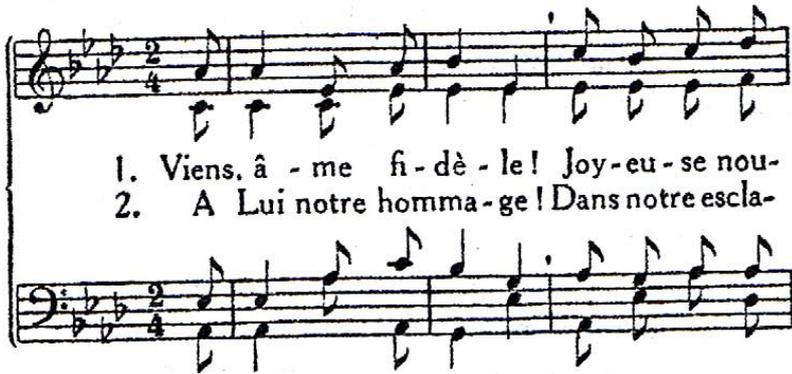
Friedrich Silcher

Mais, avant de relever les témoignages de cette influence du Réveil dans la seconde moitié du XIX^e siècle, il nous faut, au nom de la chronologie, faire une excursion en Allemagne. Nous y trouvons un chantre de la jeunesse auquel nous devons beaucoup, mais qui ne rentre ni dans la catégorie de ceux que nous avons signalés, ni dans celle de ceux que nous signalerons plus tard. Il s'agit de Friedrich Silcher (1789-1860), auquel nous devons les mélodies n^o 18, *Dis-moi, simple fauvette*, n^o 30, *Joyeux Noël*, n^o 80, *Prends en ta main la mienne*, n^o 82, *Enfant de Dieu* et n^o 139, *Travaillons, l'œuvre est immense*, qui tous, même avec les textes français dus à la plume d'auteurs plus modernes, de chez nous, manifestent bien le caractère de la musique populaire allemande, trésor dans lequel Silcher a abondamment puisé. Nommé, en 1817, maître de chant à l'Université de Tubingue, celui qui avait commencé sa carrière en qualité de très modeste instituteur de campagne, sut enthousiasmer les étudiants en leur apprenant à chanter la patrie, le peuple, la vie rustique, les beautés du pays. C'est ainsi qu'il fut, avec son ami le poète Uhland, l'un des meilleurs artisans de la renaissance du Wurtemberg. Il suffit de rappeler qu'il est l'auteur de *Ich hatt' einen Kameraden* pour marquer sa grande place dans l'histoire du chant populaire. Il a écrit pour les enfants 72 mélodies, et tous ces cantiques ont duré parce que, comme on l'a dit fort justement, ils ont exprimé, mieux que tous autres, ce que le peuple sentait. Mais, peut-être son plus grand mérite est-il d'avoir donné les ailes du chant à une poésie que traduisit pour nous le pasteur Edouard Rosselet¹, en s'en tenant aussi fidèlement qu'il est possible au texte allemand, *Prends, en ta main la mienne*.

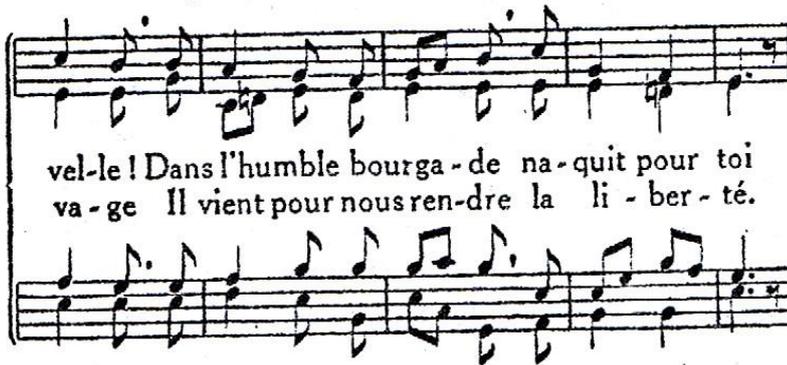
Viens, âme fidèle !

Joyeux. ♩ = 120.

Air du XVII^e siècle.



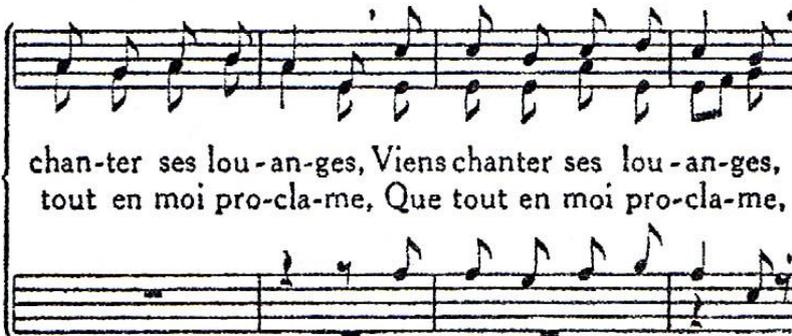
1. Viens, â - me fi - dè - le ! Joy - eu - se nou -
2. A Lui notre homma - ge ! Dans notre esclav -



vel - le ! Dans l'humble bourga - de na - quit pour toi
va - ge Il vient pour nous ren - dre la li - ber - té.



L'en - fant di - vin qu'ont sa - lu - é les an - ges. Viens
Chante et bé - nis, ré - veil - le - toi, mon â - me ; Que



chan-ter ses lou-an-ges, Viens chanter ses lou-an-ges,
 tout en moi pro-cla-me, Que tout en moi pro-cla-me,



Viens chan-ter ses lou-an-ges. Il est ton Roi.
 Que tout en moi pro-cla-me Sa cha-ri-té.

3. Devant la faiblesse
 Où Jésus s'abaisse.
 J'adore et je chante son grand amour.
 Oui, ton amour, Sauveur tendre et fidèle,
 Pour nous se renouvelle (*ter*)
 De jour en jour.

4. Sauveur débonnaire,
 A Toi la prière,
 L'ardente prière de notre cœur.
 Règne sur nous, oui, règne d'âge en âge ;
 A Toi notre humble hommage, (*ter*)
 Jésus, Seigneur !

Trad. D. JUNOD et CH. ECKLIN.



↳ voir p. 18

AINSI SONT NÉS NOS CANTIQUES p 142.

par Gustave Isaly L19521

C'est encore un apôtre de la Croix-Bleue, Charles-Daniel Junod (1865-1941) qui nous a donné, d'après Esaïe 35, 1 :

*Comme la rose on voit fleurir
L'âpre désert et se couvrir
D'une parure éblouissante...* (1897)

et ce cantique bien connu dans tous les milieux :

Viens, âme fidèle, — Joyeuse nouvelle... (1897)

Le professeur Auguste Lemaître a écrit de lui : « C'était une des figures les plus populaires du protestantisme romand. Doué d'une robuste santé, d'un optimisme résistant, d'une capacité de travail peu commune, il respirait la force et la joie. Sa piété, dominée lors de sa jeunesse par les souffles du Réveil et par l'influence de F. Godet, était celle d'un croyant attaché à la personne du Sauveur et à la Bible. Esprit ouvert, admirateur et connaisseur de la nature, il aurait pu devenir un savant. Mais Dieu l'avait appelé et il apporta à sa vocation tous les dons de son esprit et toute son énergie.

Orateur puissant, au timbre chaud, à l'accent direct, il a su cultiver la prédication d'appel. Il entra dans l'œuvre de la Croix-Bleue avec tout son enthousiasme, parce qu'il la voyait affirmer d'une manière visible et populaire la puissance actuelle du Christ libérateur. »

Un autre de ses amis a dit : « Longtemps encore nous le verrons joyeux, enthousiaste, à la tête de nos cortèges ou à la tribune de nos assemblées. Il aimait à nous voir descendre dans la rue ou sur les places de nos villes et de nos villages et proclamer par nos bannières et nos fanfares la puissance toujours actuelle de l'Évangile. »

C'est sans doute à la suite de quelque manifestation ou rassemblement de ce genre qu'il écrivit :

*Seigneur, ne nous laisse pas
Rentrer seuls dans les combats,
Dans la plaine et son labour,
Descends avec nous, Seigneur.*

*Rends-nous forts pour te servir,
Et continue à bénir
Tes fidèles, dont la foi
Ne peut triompher sans toi.* (1904)

Voici

venir Louis Tournier (1828-1898), pasteur à Genève :

« Pauvre poète fragile que n'avaient point heurté, fané, ni tué les vilains contacts de la vie. Je n'ai qu'à fermer mes yeux pour revoir sa longue silhouette, ses cheveux blancs, son sourire fidèle et son regard si doucement brillant. Le long des rues grises, sous les arbres des promenades, ils s'en allaient, sa petite fille et lui, intéressés, ravis aux mêmes choses, et rien n'était plus doux à voir que ces deux enfances de l'âge et de la poésie qui avançaient sur le chemin en se donnant la main. » C'est ainsi que Philippe Monnier, fils de Marc Monnier, contemporain et ami de Tournier, décrivait le grand-père et le poète auquel nous devons les cantiques n^{os} 34, *Jésus est né, venez, bergers et mages*, 38, *Aux enfants de notre âge, comme aux anciens bergers*, et 149, *Quel bonheur, quand, faisant trêve...*

Mais il nous faut ajouter à ce portrait quelques touches qui, en le précisant, nous aident aussi à saisir le pourquoi de l'émotion qui se dégage de ces trois cantiques. Tournier fut un brillant étudiant, un prédicateur plein de charme et de puissance, qui groupa les plus grands auditoires de Genève ; mais il fut avant tout l'ami des enfants pour lesquels il vit encore. Sa vie fut troublée pendant des années par une maladie mystérieuse qui l'obligea à se retirer complètement du monde ; il retrouva une partie de sa jeunesse vers l'âge de soixante ans et mourut sans heurt, dix ans plus tard. Reprenant une musique de Salomon Gessner, introduite par Hans Naegeli, le « père du chant populaire suisse » (1778-1836), il créa notre n^o 34, *Jésus est né, venez, bergers et mages*, qui fut longtemps

le plus populaire de nos cantiques de Noël, qui devrait le rester et ne devrait, par conséquent, manquer à aucune de nos fêtes. On n'a jamais mieux exprimé, en termes plus simples, plus dignement enfantins, le message de Noël :

Il a voulu, pour notre délivrance
Naître ignoré, pauvre et sans apparence ;
Humbles aussi,
Allons à lui.

Tout ce qui plaît à ce roi débonnaire
C'est un cœur pur, formé par la prière :
À toi ce cœur
O bon Sauveur !

A toi ce cœur, et qu'il te glorifie,
Non pour un jour, mais pour toute la vie :
Il est à Toi
Sois-en le Roi !

Ajoutons à ce joyau le n° 38, *Aux enfants de notre âge...*, le 19, *Qui dit au soleil...*, le 149, *Quel bonheur, quand, faisant trêve...* et le 151, *J'élève à Toi ma prière*, et nous verrons mieux quelle part le vénérable pasteur de Genève doit avoir dans notre affection reconnaissante.

Jésus est né.

Bien lié. ♩ = 92.

H. NAEGELI.

mf

1. Jé - sus est né! Ve - nez, ber - gers et
 2. Voi - là l'en - fant qui doit sau - ver le
 3. Il a vou - lu, pour no - tre dé - li-

cresc.

ma - ges ; An - ges du ciel, por - tez - lui vos hom -
 mon - de ! Quel doux é - clat et quel - le paix pro -
 vran - ce, Naître i - gno - ré, pauvre et sans ap - pa-

ma - ges ! Oui, gloire aux cieux ! Paix en tous lieux !
 fon - de Ray - onne au - tour Du Dieu d'a - mour !
 ren - ce ; Hum - bles aus - si, Al - lons à lui.

4. Tout ce qui plaît à ce roi débonnaire,
 C'est un cœur pur, formé par la prière ;
 A toi ce cœur,
 O bon Sauveur !

5. A toi ce cœur, et qu'il te glorifie,
 Non pour un jour, mais pour toute la vie ;
 Il est à toi,
 Sois-en le roi !

LOUIS TOURNIER.

Il est né, le divin Enfant.

Léger et bien rythmé. $\text{♩} = 92.$

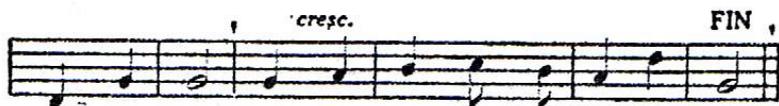
Ancien Noël.



Il est né, le di-vin En-fant, Jou-ez, haut-



bois, ré-son-néz, mu-set-tes; Il est né, le di-



vin En-fant, Chantons tous cet é-vé-ne-ment.



1. De-puis plus de qua-tre mille ans Nous le



pro-met-taient les prophètes, De-puis plus de qua-



tre mille ans Nous at-ten-dions cet heu-reux temps.

2.

Qu'il est beau et qu'il est charmant,

Que ses grâces sont donc parfaites ;

Qu'il est beau et qu'il est charmant,

Qu'il est doux, ce petit enfant !

Il est né, etc.

3.

Une étable est son logement,
De la paille emplit sa couchette ;
Une étable est son logement :
Pour un Dieu, quel abaissement !
Il est né, etc.

4.

O Jésus, Seigneur tout-puissant,
Si petit que tu nous paraisses,
O Jésus, Seigneur tout-puissant,
Viens régner sur nos cœurs d'enfants !
Il est né, etc.

Dans la forêt, près des grands monts.

Nous ne ferons d'exception que pour un musicien et un poète, que l'on pourrait appeler « les chantres des Noël's de notre enfance et de l'enfance à venir », car on chantera bien longtemps encore, pensons-nous, le *Dans la forêt, près des grands monts*. Le musicien c'est Konrad Grünholzer qui vit le jour le 20 janvier 1838, à Trogen, où son père était instituteur. De bonne heure, l'enseignement attira fortement le jeune Konrad, tout autant que la musique qui le passionnait. Il parvint très vite à unir ces deux amours, puisque, à douze ans, il dirigeait dans son village un chœur de jeunes garçons. Après des études musicales à Berne et à Londres, il vint s'établir, en 1866, à Genève où il donna des leçons de musique, tout en gagnant sa vie comme fidèle employé d'une maison de banque. C'est là que Dieu vint le reprendre, le 24 décembre 1910, au moment où, après avoir célébré la fête de Noël avec ses trois petits-enfants, il portait le message du

chant, avec quelques amis, dans une clinique chirurgicale de la ville. Le lendemain, une foule nombreuse ignorant encore sa mort entonnait, dans la cathédrale de Saint-Pierre, son beau cantique : *Hosanna, gloire au ciel, c'est aujourd'hui Noël.*

A l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, la grande « Association chrétienne des chanteurs de l'Allemagne », réunie à Stuttgart, l'avait nommé membre d'honneur. Cette distinction lui fut sujet d'une grande joie ; mais, dira-t-il un jour : « Je n'ai jamais eu le cœur plus touché qu'un soir où je me trouvais dans une maison pour faire une collecte ; soudain, j'entendis une fillette chanter le sapin de Noël : *Dans la forêt, près des grands monts...* Porter ainsi le contentement, la jouissance intime dans les milieux qui en ont le moins, par une poésie que tout le monde s'assimile, et par une mélodie que l'on chante presque spontanément, oh, comme cela réchauffe le cœur ! » Il avait souvent formulé ce vœu : « Voir un arbre de Noël et mourir ». Dieu le réalisa, puisqu'il fut emporté en pleines fêtes de Noël. On doit encore à Grünholzer notre n° 32, *C'est pour mon Sauveur*, et 175, *Etends sur nous tes ailes*, à quoi il faudrait ajouter un grand nombre de chants parus dans le *Messager de l'Ecole du dimanche* et qui, année après année, ont embelli nos fêtes de Noël.

Le poète qu'il serait injuste de ne pas associer au musicien Grünholzer c'est le vénéré pasteur Daniel Meylan, qui lui donna les paroles inspiratrices des mélodies aimées et enrichit le recueil des Ecoles du dimanche.

D. Meylan, né en 1861, fut élevé à Genève où son père était régent, dans un foyer où l'on chantait beaucoup et auquel il a pensé, sans doute, en écrivant son cantique si populaire *A mon foyer, la vie est belle...* Il fit ses études de théologie à Lausanne et débuta dans le ministère à Saint-Cergue (1885). C'est là qu'est né pour la jeunesse de sa paroisse et le peuple de son cher Jura, mais aussi pour les foules innombrables qui y retrouvent quelque chose de l'âme du pays, le cantique que nous aimons tous : *Dans la forêt, près des grands monts, j'avais ma patrie.*

Ce cantique a gagné l'Europe et, traduit actuellement en sept langues, il retentit un peu partout quand s'allume l'arbre de Noël.

Ce qui a été commencé à Saint-Cergue se continua à Ollon, puis à Lausanne où se termina le ministère du pasteur-poète. Aux derniers temps de sa vie, il est arrivé plus d'une fois que les enfants, rencontrant dans la rue ce beau vieillard au regard si doux et dont la figure empreinte de sérénité et de bonté était entourée d'une si belle barbe blanche, aient échangé entre eux des regards entendus, tandis que l'un ou l'autre murmurait : « C'est le Bon-Enfant ! »

Ainsi, comme son collaborateur-musicien, D. Meylan a incarné l'esprit de Noël, de nos Noëls. Comme lui aussi, il s'en est allé vers son Dieu la semaine de Noël 1937, chargé d'une belle gerbe, pour continuer Là-Haut les hymnes ici-bas commencés.

Dans la forêt.

Avec entrain. $\text{♩} = 66.$

C. GRUNHOLZER.



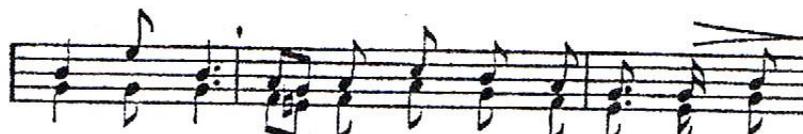
1. Dans la fo - rêt, près des grands monts, J'avais



ma pa - tri - e ; Là-haut, dans les der-niers val-lons,



S'é-cou - lait ma vi - e. Mais j'ai quit - té



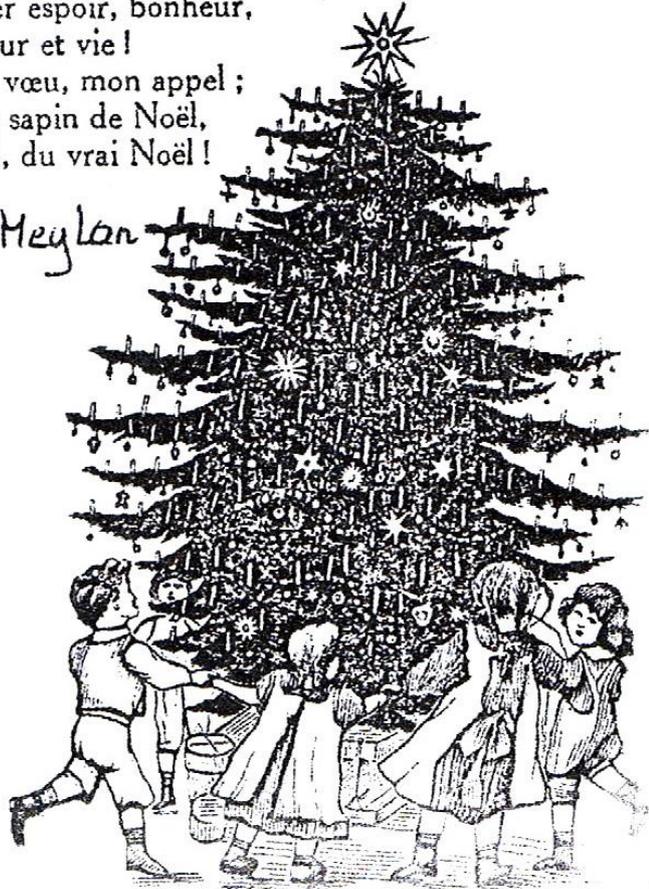
mon beau ciel, Car je suis le sa-pin de No-



ël, Du gai No - ël, du gai No-ël.

2. Adieu ! jeunesse, adieu ! forêt,
Verts tapis de mousse !
Sous ton abri calme et discret,
La vie était douce.
Mais l'exil vient éternel ;
Car je suis le sapin de Noël,
Du doux Noël, du doux Noël.
3. Pour les petits, pour les enfants
Finit ma carrière ;
Je vais leur porter mon printemps,
Ma paix, ma lumière
Et mon adieu solennel ;
Car je suis le sapin de Noël,
Du beau Noël, du beau Noël.
4. Chantez, enfants, et d'un seul cœur.
Vers l'hôtellerie
Allez chercher espoir, bonheur,
Joie, amour et vie !
C'est là mon vœu, mon appel ;
Car je suis le sapin de Noël,
Du vrai Noël, du vrai Noël !

D. Meylan



Noël.

Moderato e sostenuto. („Sainte-Geneviève“.)



1. Brill - lant au ciel comme u - ne gran - de
2. Viens, mon bon chien, mon com - pa - gnon fi -
3. C'est Lui, mon Dieu, c'est Lui qui vient de

lam - pe, L'E - toile est là, é - clai - rant le che -
de - le. Suis - moi là - bas où l'as - tre nous cou -
naî - tre. Pi - tié! Pi - tié! il est à moi - tié

mf
min. Et les ber - gers, du seuil noir de leurs
duit. L'air est si pur, la cam - pagne est si
nu; Il rit pour - tant, le pau - vre pe - tit

f
ten - tes La mon - trent de la main: „Voy -
bel - le, Si cal - me vient la nuit: No -
é - tre, A tout nou - veau ve - nu. Lou -

ez, Voy - ez, Voy - ez, c'est le si - gnal di - vin. —
ël! No - ël! No - ël! nous l'at - ten - dions, c'est Lui! —
ël! Lou - ël! Lou - é soit le pe - tit Jé - sus! —

D. Baud-Bovy.

(Extrait des „Chants populaires pour les écoles“ de Bouchor et Tiersot. Editeurs: Hachette et Cie, à Paris.)

„Les anges, dans nos campagnes...“

Allegretto.
mf

1. Les an-ges, dans nos cam-pa-gnes, Ont en-ton-né l'hym-
 2. Ber-gers, pour qui cet-te fé-te? Quel est l'ob-jet de_
 3. Ils an-non-cent la nais-san-ce Du li-bé-ra-teur
 4. Ber-gers, loin de_ vos re-trai-tes, U-nis-sez-vous à_

p

ne des cieux, Et l'é-cho de_ nos mon-ta-gnes
 tous ces chants? Quel vain-queur, quel-le con-quê-te
 d'Is-ra-ël, Et pleins de re-con-nais-san-ce
 leurs con-certs, Et que vos ten-dres mu-set-tes

mf

Re-dit ce chant mé-lo-di-eux:
 Mé-ri-te ces cris tri-om-phants: } Glo - - -
 Chan-tent en ce jour so-len-nel:
 Fas-sent re-ten-tir dans les airs:

ri - a in ex-cel-sis

f

De - o. Glo -

allarg.

ri - a in ex - cel - sis De - o. _____

(Extrait de „40 Noël's anciens“ recueillis par L. Roques. Editeurs: Durand et Fils, à Paris.)

VIEUX NOËL !



Julie G. Maylan.

A. Dénéreaz.

Moderato.

mf

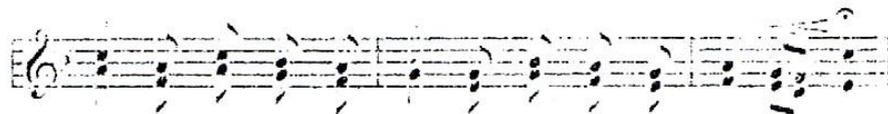


1. Vieux No-ël, tu nous re-viens, Cou-ron - né de nei - ge;
2. Beau No-ël, tes ca - ril-lons Mon-tent jus-qu'aux ci - mes;
3. Gai No-ël, cher à l'en-fant, Mets ta flam-me clai - re,
4. Saint No-ël, tout l'u - ni-vers S'e-meut d'al - lé - gres - se.

mf



Les flo-cons par les che-mins, For-ment ton cor-tè - ge; L'é -
A tra-vers bois et val - lons, Voix d'ai - rain su - bli-mes, Pré -
Au foy - er gla - cé sou - vent, Dans l'hum-ble chau-miè-re. Grou -
Un Sau-veur nous est of - fert, Grand dans sa fai-bles-se. Al -



cho des ro-chers là - bas, Joy - eux, dit ce soir, tout bas,
chant à tous en ce jour, La foi, la joie et l'a - mour;
pès au - tour du sa - pin, Les en-fants, joy - eux es - saim,
lous main - te - nant à Lui, Il nous ap - pelle au - jour-d'hui!

mf



Mer-veil-leux mys - tère : No - ël! Paix sur ter - re!
Mal - gré deuils, souf-fran - ce, No - ël! Con - fi - an - ce!
Di - rent ton his - toi - re, No - ël! Lou - ange et glo - re!
Au Christ dans les lan - ges, Por - tons nos lou - an - ges!



Contes et légendes de notre Pays de Joux – 21 – Un son de flûte dans la nuit (Conte de Noël), de Julie Meylan (La Revue, Lausanne, 21 décembre 1934)

On était alors au temps où les dragons du Roy poursuivaient ceux qui ne s'agenouillaient pas devant les idoles de pierre. Les pauvres persécutés s'enfuyaient par des chemins mal tracés et cherchaient un refuge dans les montagnes et dans les pâturages écartés où, pour eux, le loup affamé était un moindre danger que la galère ou l'estrapade.

Or, Mathieu de la Tépaz, demeurait seul en son chalet, tout proche de la frontière. La vieille bâtisse étalait même ses dépendances au-delà de la borne où l'on voit gravée une fleur de lys. Ce Mathieu comptait déjà plus de cinquante hivers; mais si l'âge avait légèrement voûté sa haute taille osseuse et poudré à frimas sa chevelure drue, il n'avait point éteint, au fond des yeux, cette flamme juvénile qui trahit la joie et le calme, ces compagnes éternelles de la foi.

Mathieu ne connaissait guère le monde; une vie retirée dans ces confins déserts lui permettait de conserver les belles illusions de l'enfance. Au village, où il descendait deux fois l'an pour acheter du tabac et des épices, on riait un peu de ses naïvetés. « Il est simple », avait déclaré le président; et ce mot fit aussitôt le tour de la commune.

Mieux que personne, pourtant, il s'entendait à soigner le bétail et à faire d'exquis petits fromages dont Mme la baillive était très friande. Mais où il devenait un artiste, c'était dans la fabrication de ses flûtes en roseau, dont il savait tirer des mélodies charmantes de fraîcheur et de sentiment. A sa façon, il y exprimait joies et douleurs, humbles désirs, modestes espoirs; la flûte était sa confidente et sa conseillère.

Cette année-là, l'hiver se montra particulièrement rude et de fortes chutes de neige rendirent les communications difficiles et irrégulières. Bien souvent, le matin, Mathieu avait grand'peine à ouvrir sa porte obstruée par les bourrasques de la nuit. Personne ne se hasardait de ces côtés et le solitaire n'avait d'autre visite que celle d'un gros bouvreuil affamé qui venait becqueter la vitre pour recevoir un peu de pain noir. Durant la nuit, on entendait hurler des loups en chasse, les pleurs d'un chevreuil blessé à mort et l'éternelle plainte du vent dans la sapinière. Les jours se succédaient, si monotones, qu'on arriva à la veille de Noël sans que Mathieu s'en fut aperçu. En consultant la grosse poutre taillée d'encoches qui lui servait de calendrier, il constata que la Nativité était proche, ce qui le réjouit beaucoup. Son âme simple aimait très spécialement l'histoire merveilleuse de la crèche et des bergers.

- Noël demain! murmura-t-il, joyeux. Je le fêterai ce soir, comme firent les pâtres de Bethléem!

Toute la journée, il eut le coeur léger à la pensée de l'Enfant. Dehors, la tempête hurlait sa plainte désolée et de grands glaçons s'allongeaient au bord du

toit, mais au chalet, il faisait chaud. Mathieu activait le feu en y jetant des brassées de rameaux secs. « Si l'enfant venait », disait le vieux, « il pourrait jouer devant la flamme! »

Ah ! Les gens du village avaient bien raison de considérer le pâtre comme un simple d'esprit ; qui donc aurait voulu se risquer dehors par un temps si affreux ? D'ailleurs, que serait venu faire au chalet de la Tépaz le saint Enfant de Bethléem ?

Quand la besogne du jour fut achevée, la cuisine remise en ordre et la litière mise sous les vaches, Mathieu prit sa meilleure flûte et alla s'installer à l'étable, sur une botte de paille. La clarté capricieuse d'une torche en résine éclairait vaguement les bêtes couchées qui rumaient avec satisfaction, en remuant les oreilles. Un petit veau, aux yeux ronds et noirs, passait sa langue rose sur ses jambes fines et s'arrêtait parfois pour regarder Mathieu, comme s'il avait voulu lui demander :

- Que vas-tu faire de ta flûte ?

Alors, tout haut, celui-ci répondit :

- C'est pour fêter l'Enfant, comme les bergers de Bethléem !

Il se mit donc à jouer de son pipeau rustique. Ce n'était pas un psaume, comme ceux que l'on chante à l'église ; cela ne ressemblait pas non plus aux roulades que la grive musicienne égrène dans les taillis au printemps, mais cette musique devait être, pour sûr, pareille au concert des anges dans la première nuit de Noël. Pour le vieux solitaire de la Tépaz, cela signifiait : « Joie et paix, l'Enfant est venu! »

Or, il vint, en effet. Comme Mathieu continuait son concert, la porte de l'étable s'ouvrit tout à coup et, avec une volée de flocons, arriva un courant d'air froid. Sur le seuil, une femme très pâle, portant un jeune enfant étroitement enveloppé dans un châle, hésita un instant avant d'entrer. Elle paraissait épuisée et prête à défaillir. « Mon Dieu! », se dit le musicien - « c'est l'Enfant et sa mère! » - Et, saisi d'une grande timidité, il continuait à jouer sans regarder ses visiteurs. Alors la femme entra tout à fait, ferma la porte derrière elle et demanda d'une voix un peu tremblante :

- Brave homme, permettez-vous que je me repose un moment ici ? Je suis si fatiguée !

Aussitôt, Mathieu se leva, avança la botte de paille et dit poliment :

- Vous me faites un grand honneur, Madame Marie et l'Enfant aussi ! Mais pourquoi êtes-vous seule ? Où avez-vous laissé Joseph et l'âne ?

L'inconnue regarda le vieux avec étonnement, puis, sans répondre, elle haussa les épaules.

Alors, pensant qu'elle n'avait pas entendu, Mathieu recommença à jouer tout doucement pour ne pas éveiller le petit. C'était comme une prière de reconnaissance et de joie parce que le berger était heureux d'avoir le Sauveur chez lui. L'étrangère écoutait sans rien dire et, de temps à autre, une grosse larme roulait sur la joue pâle et venait tomber sur le châle du petit dormeur.

Mathieu feignait de ne rien voir et pensait que la cause de ce chagrin était, pour sûr, l'absence de Joseph. Alors, pour distraire l'inconnue, il joua sans s'arrêter, et c'était si beau que l'enfant s'éveilla. Il avait des yeux plus bleus que la pervenche forestière et ses joues roses se creusaient de fossettes propices aux baisers.

Pour lui rendre hommage, Mathieu s'approcha ; mais quand l'enfant vit cette figure hirsute et cette barbe embroussaillée, il eut peur et se mit à pleurer. Les caresses maternelles, pas plus que les douces mélodies de la flûte, ne parvinrent à calmer ce désespoir.

Alors, d'une voix tremblante, la mère expliqua :

- Il a faim, le pauvre mignon... et moi aussi !

- Oh ! mon Dieu, fit l'homme, et moi qui n'y pensais pas !

Déjà il apportait deux grandes jattes remplies de lait :

- Voici, Mme Marie ; s'il en faut encore, dites un mot et je trairai la Colombe, cette belle tachetée, près de la porte.

Evidemment, le bambin était affamé, car en un clin d'œil le contenu des deux bols avait disparu. Tout près, agenouillé dans la paille et la fûte aux lèvres, Mathieu ne se sentait plus de joie. Il eût été entièrement satisfait si Joseph et l'âne avaient aussi pris place dans l'étable, mais ce n'était, sans doute, qu'un léger retard. On allait, sûrement, entendre tout à l'heure les grelots de l'âne.

Maintenant le petit, bien rassasié, s'accoutumait à Mathieu, passait sa main grassouillette dans les cheveux emmêlés du berger et poussait de petits cris joyeux en caressant la flûte. Ayant vaincu sa timidité, Mathieu s'informa :

- Y a-t-il longtemps que vous êtes en voyage, Mme Marie ?

Voici tantôt quinze jours. Quel enfer, et quelles tortures avons-nous endurées.

- Et Joseph ?

La femme soupira puis, tristement :

- Ils l'ont pris et condamné aux galères.

Mathieu ignorait ce qu'est une galère et n'osa pas demander une explication.

- Mais pourquoi n'avez-vous pas pris l'âne ?

- Ils l'ont tué et les moutons aussi.

- Pourquoi ?

- C'était l'ordre du Roy.

- Ah ! Ce maudit Hérode continue de vous tourmenter !

Mais il n'eut pas le temps de continuer, car un coup de sifflet strident se faisait entendre tout près, à la lisière de la forêt. La femme, épouvantée, tordit ses mains tremblantes :

-Entendez-vous ? Ils viennent ! Nous sommes découverts ! Ce sont les soldats du Roy !... Ah ! de grâce, brave homme, cachez-nous, que nous échappions à ces persécuteurs ... bégayait-elle.

- Maudit Hérode ! grommela le berger. Puis, vivement, il entraîna ses deux hôtes au fond de l'étable, les poussa dans un recoin dissimulé derrière des gerbes et vint reprendre sa flûte.

Il était temps, car un grand coup ébranlait la porte et dehors une voix rude criait :

- Ouvrez, au nom du Roy !

Dans le faisceau lumineux que la porte ouverte dessinait sur la neige, trois ou quatre soudards étaient arrêtés.

- Brave homme, cria le chef, pourrais-tu nous donner un renseignement ?

- Pourquoi pas ?

- Pour que tu ne l'ignores pas, je te dirai que nous sommes envoyés par le Roy pour chercher une rebelle. C'est une femme jeune encore. Dans la forêt, nous avons pu suivre sa trace, mais à travers le pâturage, la neige qui tombe sans arrêt à tout recouvert. As-tu vu quelqu'un, par hasard ?

Bien qu'on l'appelât le simple, Mathieu ne manquait pas d'ingéniosité. Bien sûr qu'il ne mentirait pas, mais trahir l'Enfant et Marie, les livrer à Hérode ? Jamais !

Aussi, après avoir pris un temps pour réfléchir, il répondit lentement :

- Je n'ai pas vu Joseph !

- Imbécile ! cria le soldat. Ce n'est pas ce que je te demande.

- L'âne n'est pas venu non plus dans ces confins !

- Enfin, explique-toi, animal ! Pourquoi parler ainsi ?

- C'est que nous sommes à Noël, mes beaux seigneurs, et que je pense à ceux de la crèche.

Un éclat de rire accueillit cette déclaration et le capitaine marmonna :

- Palsambleu ! Il est fou, le pauvre diable ! Allons voir ailleurs !

Puis, quittant Mathieu, les hommes lui crièrent encore :

- Tiens-toi en santé de corps et surtout d'esprit, pauvre diable ! Si nous rencontrons l'âne, on te l'enverra !

- Grand merci ! ... et bon voyage !

C'est ainsi que Mathieu le « simple », dépista les soldats du Roy.

Quand, un peu plus tard, l'inconnue sortit de sa cachette, elle était mortellement pâle et ses mains tremblantes avaient peine à soutenir l'enfant qui s'était endormi.

- Que j'ai eu peur ! fit-elle. Merci ! Vous nous avez sauvés !

- Pouvais-je vous trahir, Mme Marie, et livrer l'Enfant qui vient de Bethléem ?

Elle secoua la tête :

- Nous ne venons pas de Bethléem et je ne suis pas Marie.

- Pourtant Hérode vous traque...

- Vous êtes dans l'erreur, brave homme ; c'est le roi Louis qui nous en veut.

- Le roi Louis ?... Alors vous venez d'outre-frontière ?

- Oui, nous sommes de ceux qu'il persécute ! Depuis deux semaines, je suis errante à travers la montagne. Ce soir je perdais courage et m'apprêtais à mourir dans la neige avec le petit, quand le son de votre flûte m'a rendu la force de marcher encore et de venir jusqu'ici.

Le pauvre vieux de la Tépaz était fort déçu. Il croyait avoir chez lui, pour passer les saintes vigiles, des visiteurs divins, et il apprenait que ses hôtes n'avaient rien de céleste.

- Quel dommage ! faisait-il. - Quel dommage ! Pourtant vous m'avez parlé de Joseph ?

- C'est mon frère: le seul qu'ils aient laissé vivant, tout le reste est massacré ; le bétail aussi.

- Ainsi donc, demanda Mathieu, sans ma flûte vous ne seriez pas venue jusqu'au chalet ?

- Non ! Je ne pouvais plus marcher ! C'est elle qui m'a sauvée !

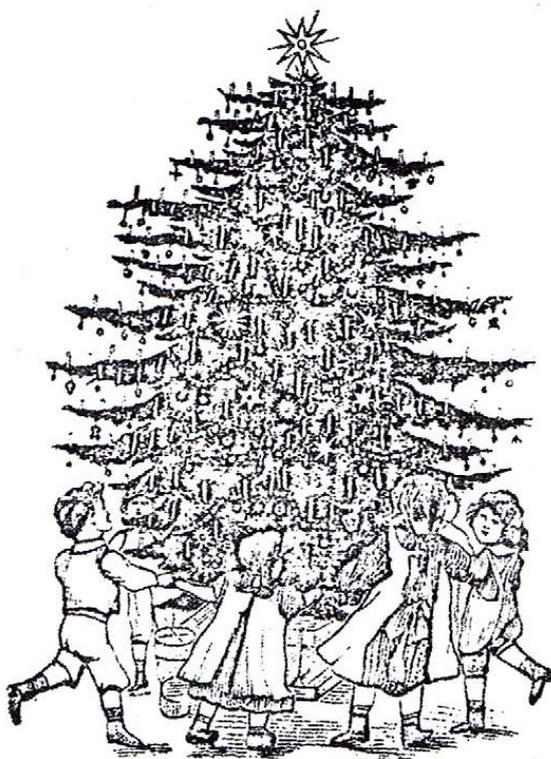
- La flûte n'a rien fait ; c'est l'Enfant de Noël à qui j'adressais mon cantique. Je vais le lui dire encore une fois pour vous et pour moi.

Et Matthieu de la Tépaz recommença à jouer dans la nuit de Noël.

Julie MEYLAN

NOËL

*



La Terre vaudoise, 22 XII, 1923.

*Dans la brume des jours moroses, tu reviens,
 Noël, ô gai Noël de la première enfance :
 Tu mets de la lumière en nos obscurs chemins
 Et tu donnes au cœur un rayon d'espérance.*

*Dans la nuit de nos deuils et des déchirements,
 Tes joyeux carillons peuplent le lourd silence,
 Ils annoncent le Christ, en accords triomphants,
 Et leurs hymnes d'airain vers l'infini s'élançent.*

*Noël ! c'est le message éternel de l'amour
 Qui s'abaisse ineffable et vient sauver le monde ;
 C'est la victoire ardente et sublime du jour
 Qui fait germer, partout, la semence féconde.*

*Noël, ô saint Noël d'harmonie et de paix,
 Le secret de la grâce, aujourd'hui se dévoile ;
 Vers la crèche rustique où ton Rédempteur naît,
 Avance, pèlerin, en regardant l'étoile.*

JULIE MEYLAN.

Bollaigues, Décembre 1923.

Noël

☆

*Partout on entend des murmures,
Dans la forêt, un grand frisson
Agite les sèches ramures.
Chant d'amour, vibrante oraison,
Et le vent curieux s'arrête
Pour entendre l'hymne éternel
Que le clocher au loin répète :
Noël ! aujourd'hui, c'est Noël !*

*Noël ! disent les voix ferventes
Et la terre en fête répond ;
La Joie accourt, au long des pentes,
Gagnant le ciel d'un bleu profond.
L'étoile s'émeut, pure flamme,
Phare divin du voyageur,
Sa lueur au mage proclame
Qu'à Bethléem naît le Sauveur !*

*Noël ! pour l'âme solitaire
Qui marche dans la nuit du deuil
Noël ! car là-haut la lumière
Éclaire le suprême seuil !
Plus d'angoisse, ni de tristesse :
L'amour a fleuri le désert ;
Enfin s'accomplit la promesse.
Au croyant, le ciel est ouvert !*

JULIE MEYL

Ballaigues, le 18 décembre 1925.





NOËL

Noël ! les clochers de la plaine
Entonnent ce joyeux refrain,
Que la bise, à la froide haleine
Va porter à l'écho lointain.

Noël ! la nuit d'hiver s'éclaire
D'un rayon de joyeux espoir,
Secrètement, la vieille terre
Frémit, au cœur du sillon noir.

Noël ! la campagne sommeille
Sous son manteau blanc de frimas,
Mais quand revient la sainte veille,
Elle entend murmurer tout bas :

« Noël ! Noël ! céleste aurore,
Messagère des temps nouveaux ! »
Et l'univers, pieux, adore
Un nouveau-né dans son berceau !

JULIE MEYLAN.

La Terre vaudoise, 26 XII, 1936.



Noël

Noël! Noël! Bonne nouvelle!
Sonnez gaîment, vieux carillons;
Le ciel est pur, la nuit est belle,
Pas un nuage à l'horizon.
Comme une pâle fiancée
Le pays, en son blanc manteau,
Sous la neige qui s'est tassée,
Paisible, attend le renouveau!

Noël! Noël! à la fenêtre
Les lis de givre sont éclos,
Bouquet royal, pour le doux Maître
Dont une crèche est le berceau.
L'hiver s'émeut; son cœur de glace
Frémit au creux des durs sillons
Et la bise, furtive, passe,
Ecoutant leur sourde oraison.

Noël! Noël! sonnez, vibrantes
Cloches des rustiques hameaux,
Voix d'airain, sonores et lentes,
Par les vignes et les coteaux,
Proclamez la sainte espérance,
L'aube nouvelle, à l'orient,
Et montez jusqu'au ciel immense,
Voix de paix, hymne triomphant!

JULIE MEYLAN.



La Ferre vaudoise, 21 XII, 1929



NOËL!

Noël étend sur les coteaux
Sa froide et neigeuse parure ;
Les ceps nouveaux sont au repos,
Le gel endort la source pure ;
Le bois se recueille frileux,
L'ombre rôde sous les grands chênes
Et les hameaux silencieux,
Écoutent les cloches lointaines.

Elles entonnent l'oraison
De joie et de reconnaissance
Et leurs voix, dans l'azur profond
Éveille un écho d'espérance.
Elles chantent, malgré l'hiver,
L'ombre maussade et la tourmente
Et cet universel concert
Répond à la foi triomphante.

**Noël, c'est l'aube dans la nuit,
Le triomphe de la lumière.
C'est un astre nouveau qui luit
Pour annoncer Christ à la terre...
Sonnez donc, carillons joyeux,
Vibrante et sublime harmonie,
Proclamez la paix en tous lieux
Par l'Enfant, Prince de la vie!**

Julie MEYLAN.

QUAND JE CROYAIS ENCORE AU BON-ENFANT

A l'âge de cinq ans, je croyais encore au Bon-Enfant.

Je me le figurais grand, vêtu d'un manteau rouge écarlate, chaussé de bottes bien rembourrées. Un grand bonnet le coiffait. D'une main il tenait une canne noueuse et de l'autre il tirait un âne tout chargé de jouets merveilleux.

Déjà bien avant Noël, je me demandais ce que le Bon-Enfant m'apporterait. Plus Noël approchait, plus je m'impatientais.

Et le soir de la veille de Noël, lorsque je rentrais de l'église avec mes parents, je plaçais mes plus gros souliers près du fourneau. Et de nouveau je laissais mon esprit vagabonder sur ces belles choses qu'il m'apporterait.

Avant d'aller me coucher je disais à maman:

- Tu laisseras la porte ouverte afin que le Père Noël puisse venir.

Tranquillisé j'allais au lit. Mais je ne pouvais m'endormir, pensant toujours au Bonhomme de Noël. Le matin, de bonheur, je me levais tout excité et courait à mes jouets et mes friandises. Je les palpais, les regardais, croyant presque rêver. Et le remerciais le Bon-Enfant comme s'il se trouvait encore devant moi.

Urbain Rochat, janvier 1959, CPPHD

NOËL EN FAMILLE

C'est Noël. Nous attendons avec impatience que l'arbre soit allumé. Il est si beau avec ses bougies multicolores, ses boules qui se reflètent, ses cheveux d'ange qui s'effilochent... Le moment est venu, nous allumons les bougies et nous éteignons la lampe. Il brille comme un bloc d'or, il se reflète sur le parquet

bien ciré. De temps à autre une branche tente de brûler. Nous allumons les saieils qui crachent des étincelles de tous les côtés. Nous chantons nos chants d'école et quelques cantiques. Nous regardons les bougies qui se consomment lentement et en versant des gouttes de cire sur les branches. Maman met le couvert. Nous mangeons de bon appétit les morceaux qui recouvrent les plats. Une fois le repas terminé, nous regardons encore un instant le sapin avec ses bougies qui fondent et finissent par s'évanouir. Il ne reste plus qu'un minuscule morceau de mèche.

Ainsi se termine Noël.

Daniel Rochat, le 19 janvier 1956 CCGR

NOËL AU VILLAGE

Le vingt-quatre décembre arrive; on se rend à l'école comme d'habitude. Pendant que quelques élèves étudient une leçon de grammaire, le maître fait faire silence. Mes enfants, leur dit-il, vous n'aurez pas d'école. A ces mots plusieurs tapent déjà des mains et se lèvent de leur banc. Mais le maître fait faire de nouveau silence.

- Je ne vous ai pas tout dit; vous reviendrez ici ce soir à cinq heures, amenant avec vous vos parents.

Alors les enfants ont compris et cette jeunesse se précipite dehors; chacun pousse des cris de joie. Pour quelques-uns le chemin de la maison paternelle est long et pénible, mais qu'importe, on est joyeux et la joie donne du courage.

On trouve le temps long. Vers quatre heures et demie le collège est entouré de monde; l'air est vif et froid, on entend un chuchotement semblable aux vagues sur le rivage, la neige qui crisse sous les pieds. L'horloge du village sonne. Est-ce cinq heures, maman? En es-tu bien sûre? As-tu compté?

La porte s'ouvre, la salle s'emplit. On y voit

l'adolescent, l'adulte, et même quelques vieillards. Que de visages souriants à la vue de ce sapin orné de cadeaux, de pommes, de noix dorées, de papiers de toutes les couleurs et éclairé par plus de cent bougies.

Aussitôt plusieurs chants sont exécutés; ils réussissent très bien. Ensuite on dépouille l'arbre et le maître d'école commence la distribution. Il appelle chaque élève qui vient lui répondre en lui tendant un tablier, un bonnet, une large poche. Puis tout est fini et chacun s'en va chez soi content de sa soirée.

*Jules-Henri Rochat, Ecole des Charbonnières,
1882.*



NOËL AU VILLAGE

Extrait de "Saveurs d'enfance"
de Remy Rochat

Editions Cabédita, 1991

pp 147-150.



Arrivait enfin le soir du 24 décembre, celui où nous nous rendions toujours à l'église. Savonnés, peignés, vêtus de nos plus beaux habits qui étaient naturellement ceux du dimanche, nous allions répéter nos chants au collège. Il était sept heures. Nous goûtions à un état euphorique en cette veille de Noël qui nous faisait trouver la classe étrangement vide après l'activité débordante qu'elle avait connue. Il faisait nuit. Des lumières apparaissaient à la fenêtre de la cuisine du vieux cabaret. Et les filles étaient jolies dans leurs belles robes. La Mico avait des cheveux longs à vous en faire perdre la tête. Oh ! combien étions-nous là-dedans à être amoureux d'elle et à vouloir en faire notre épouse, hein ? Dites, les «copains», fouillez dans vos souvenirs et certifiez-moi que ce que je vous raconte là n'est pas vrai, hein ?

Une demi-heure de répétition. Mais déjà les cloches de l'église sonnaient. Nous partions sur la route du temple. Sonnent les cloches de mon village ce soir de Noël. Noël, c'est Noël. Elles avaient un chant inhabituel. Plus joyeux, avec un soupçon de mystère divin. Le monde entier devait être heureux ce soir-là. Tombe la neige sur nos habits trop légers du dimanche, sur les gros manteaux sombres des

adultes qui entrent maintenant dans l'église qui sera vite pleine à craquer. Les cloches sonnent. On les entend encore là-haut dans le clocher, un peu assourdies il est vrai. Des poutres craquent.

Nous prenions place aux premiers bancs qui nous étaient réservés. L'église de mon village, pourtant modeste, m'apparaissait immense. Le sapin de Noël, devant nous, nous offrait la richesse incomparable de ses guirlandes, de ses boules énormes où se mirait la lumière, richesse de ses étoiles remplies de grains de plomb que je retrouverai un jour dans notre galetas. Il faut dire que c'est là, sur l'armoire grise, que ma tante Noni stockait les décorations de Noël entre deux fêtes. Toutes ces richesses chez nous, sous notre toit que notre maison avait accueillies... j'en étais très fier.

L'harmonium, mené par M^{me} Edith Rochat-Buffer se mettait en branle sitôt que les cloches là-haut se taisaient. En sortaient, presque tonitruantes malgré son essoufflement, ces mélodies riches, pleines et heureuses. Elles nous remplissaient d'allégresse. Puis le pasteur Liardet s'avancait devant l'assemblée pour nous accorder sa bienvenue et nous répéter le sens de la fête de Noël. Alors qu'après un premier chant, un petit garçon était conduit sous l'arbre par M^{me} Christine. Là se trouvaient des corbeilles d'osier remplies de choux de couleur en papier crêpe. Il y en avait des rouges, des verts et des bleus, tous très beaux. Une allumette craquait, et soudain, énorme, une flamme montait jusqu'au sommet de l'arbre pour redescendre par des fils empétrolés aux bougies de chacune des branches. Ç'avait été, l'espace de quelques secondes, l'embrasement complet du sapin.

Les bougies maintenant brûlaient, tandis que M^{me} Angèle, avec une solitaire pincée au bout d'une longue perche, allumait celles que la mise à feu n'avait pas atteintes. Et nous chantions. Nous chantions les plus beaux chants du monde, ceux de Noël. Nous chantions «Joyeux Noël», «Voici Noël», «Dans la forêt près des grands monts», «Viens âme fidèle». Ces chants me transportaient en des contrées sublimes où se mélangeaient la lumière, les sapins, mon village, la neige, la magie de Noël. Et pendant que montaient ainsi vers Dieu nos mélodies heureuses, les monitrices allumaient des épis de Noël par dizaines qui dégageaient, en plus de leur lumière dispersée en étincelles blanches, une odeur âcre qui se mêlait à celle du sapin et

de la cire des bougies. Tout ça surchauffait la salle. Il devenait nécessaire parfois d'ouvrir la porte d'entrée pour ramener un peu d'air. Nous fixions l'arbre, nous regardions ces boules, ces bougies, cette lumière dont les yeux des enfants, aux premiers bancs, étaient pleins, ces épis qui nous fascinaient dans leur consommation éphémère.

Bientôt, après la lecture des textes bibliques qui nous parlaient de Jésus et de Marie, de Joseph, des rois mages et des bergers, sur lesquels veillait l'étoile de Noël, le pasteur racontait une histoire. Il parlait de pauvres gens qui avaient retrouvé le bonheur parce qu'un soir, le 24 décembre précisément, leur fils, après des années d'absence, était revenu à la maison. Nous nous imaginions une vieille bâtisse ensevelie sous les neiges où ces gens misérables se tenaient près du feu. Ils étaient plus tristes que de coutume, car que peut être un Noël pour des parents sans leurs enfants ? Mais ce fils revenu leur apportait soudain à profusion la joie et le réconfort dont ils avaient tant besoin. Car tout est possible en la nuit de Noël. Même les plus grandes misères peuvent se fondre dans la lumière. Les étoiles qui sont au ciel ne luisent-elles pas pour tout le monde ?

Puis nous avons offert à l'assemblée ces chants de Noël appris et répétés tout au long du mois de décembre. Le régent avait donné le ton. Et nous y étions allés de tout notre cœur de nos voix enfantines pas toujours très assurées, exceptés les bourdons qui ne faisaient que bouger les lèvres sans qu'il n'en sorte aucun son ! N'y avait-il pas parmi ceux-là le Félix de la Cornaz ?

Noël, la fête de Jésus que nous imaginions dans une crèche au coin d'une écurie qui ressemblait étrangement à celles que nous pouvions connaître dans les fermes d'ici. C'était aussi un peu la fête du village, puisqu'il se retrouvait là tout entier. Pas tout à fait. Il y avait ces vieux restés au fond de leurs tanières, et puis ces marginaux qui ne voulaient rien savoir de Noël. S'ils avaient connu notre bonheur, tous ceux-là, ne seraient-ils pas vite venus nous rejoindre ? Que faisaient-ils en cette heure ? J'imaginai leur souper sur un coin de la table, un journal déplié sous le lampadaire. C'étaient de pauvres gens privés de la chaleur et de la lumière qui nous enveloppaient en cette heure-là.

Arrivait la distribution des choux. Effectuée par les monitrices qui avaient passé des soirées entières à les préparer. Il y avait déjà eu à découper les fonds circulaires en carton. Puis à faire les paquets avec un papier crêpe de couleur fermé dans le haut, au col, par une ficelle de fête. Les corbeilles d'osier qu'ils emplissaient étaient tirées de dessous l'arbre sur le devant. Alors commençait une longue énumération de noms, chaque enfant du village étant appelé et recevant son chou. Même ceux de l'extérieur qui venaient chaque année passer leur Noël aux Charbonnières que l'on n'oubliait pas. Il y en avait qui étaient conduits par la main, par leurs parents ou par une grande sœur et qui tenaient au retour, bien fort contre eux, ce gros chou coloré. Des Rochat par dizaines, une liste de ce patronyme qui n'en finissait pas. Des Golay aussi en quantité. Une corbeille pour les plus jeunes. Car dans ces choux-là, ouverts avant même qu'ils n'arrivent à la maison, il y avait, outre une orange, un petit pain au sucre et une branche de chocolat, une figurine de bois peinte, mages, Joseph ou Marie; ours, éléphant, tigre ou girafe. Une corbeille pour les plus grands. Pas d'objets pour ceux-là, juste une brochure que l'on donnait à part et qu'ils ne liraient même pas, avec pourtant une couverture superbe où l'on pouvait voir une église, la nuit de Noël et des étoiles par milliers.

Et la fête était déjà finie. Les bougies se consumaient sur l'arbre, certaines même s'achevaient et papillotaient dans leur support. L'harmonium se défonçait à nouveau dans un hymne puissant et heureux. La foule se retirait lentement par la grande porte. Des parents donnaient la main à leurs enfants. Se retrouvait la nuit fraîche du village en laquelle la neige tombait à gros flocons. Une vraie nuit de Noël. Ce soir le monde entier devait être heureux. Bienveillance envers tous les hommes de bonne volonté.

* * *

T A B L E D E S M A T I E R E S

Les Chants de la Réforme	5
<u>D'un arbre séculaire</u>	6
Voix du pays	9
<u>Voici Noël</u>	10
<u>Joyeux Noël</u>	12
Friedrich Silcher	15
<u>Viens âme fidèle!</u>	16
Ainsi sont nés nos cantiques	18
Louis Tournier	19
<u>Jésus est né</u>	21
<u>Il est né, le divin Enfant</u>	22
Dans la forêt, près des grands monts, Konrad Grünholzer et Daniel Meylan	23
<u>Dans la forêt</u>	26
<u>Noël</u>	28
<u>Les anges dans nos campagnes</u>	29
<u>Vieux Noël</u>	30
Un son de flûte dans la nuit, conte	31
Noël (poésie de Julie Meylan)	35
Noël (idem)	36
Noël (idem)	37
Noël (idem)	38
Noël (idem)	39

(voir suite au verso)

Quand je croyais encore au Bon-Enfant	40
Noël en famille	40
Noël au village (Jules-Henri Rochat)	41
Noël au village (Rémy-Jules Rochat)	43

Rajouts

Noël aux Charbonnières (Pierre Dudan)	I - X
Noël, dans "Mon premier livre"	XI - XII

* * *

Cette brochure a été
imprimée en 1994, aux
Charbonnières.

L'essentiel des renseignements quant
aux chants de Noël des pages précédentes
provient de:

J. VINCENT

Sais-tu ce que tu chantes ?

Fragments de l'histoire de nos cantiques
de l'Ecole du dimanche

« Un cantique est un cri du cœur. Les
vrais cantiques ont une histoire que l'on
voudrait connaître... Ils ont été écrits avec
des larmes ; c'étaient des prières vécues ou
des hymnes de victoire. »

Publié par la Société des Ecoles du dimanche

LAUSANNE

AGENCE RELIGIEUSE, ALE 31

1945

Cahier spécial Pierre Dudan

Pierre Dudan, chanteur, né en 1916 en Russie encore tsariste, décédé il y a quelque dix ou quinze ans, est fils de Camille Dudan et de Hélène, née Charmanoff.

Petit-fils de Henri Dudan, celui-ci ayant épousé Lydie, fille de Jules-Jérémie Rochat, premier du nom, instituteur et syndic de la commune du Lieu, il est donc en quelque sorte un peu originaire de notre village des Charbonnières. Et comme il a vécu non loin de celui-ci, dans les forêts qui le dominent, un Noël digne de ses meilleurs souvenirs, il mérite bien la place que nous lui faisons ici, dans ce cahier supplémentaire et central.

Un Noël tellement particulier, tellement magique, qu'il aura l'occasion d'en parler deux fois au moins dans son oeuvre littéraire. Dans deux ouvrages qui sont, à notre avis, les meilleurs qu'il ait écrits.

Le premier: "La peur gigantesque de Monsieur Médiocre", parut en 1947 aux Editions du Livre, Monte-Carlo, et fut illustré par le grand, le prolifique, l'incroyable Dubout.

Il est bien oublié certes aujourd'hui, mais quels autres ouvrages, dites-le moi, sortis de même en 1947, ont-ils encore droit à d'actuelles rééditions ? Tout passe, tout lasse, et rien de ce que l'on peut dire ou écrire, si bon cela soit-il, ne peut résister au temps et à son implacable usure.

C'est une histoire folle mais plaisante, remarquablement écrite, et pleine de vérités essentielles sur la vie médiocre de la plupart des humains que nous sommes. Une

oeuvre de plus pleine de sensibilité.

Pierre Dudan a 31 ans. Le Noël qu'il a vécu jeune homme aux Charbonnières en compagnie de la jeune fille qui aurait du devenir normalement la "femme de sa vie", il ne l'a pas oublié et nous le propose ici dans sa version romancée.

30 ans plus tard, écrivant sa biographie, il revient sur cet épisode marquant qu'il portera à jamais en lui. Celle fois-ci ils nous le livre tel quel, sans fioritures, juste avec la déformation inévitable que le temps a pu lui faire subir.

Nous souvenant tout à coup qu'en notre bon vieux Premier Livre figurait de même une histoire de Noël, nous nous sommes penché à nouveau sur ce manuel émouvant duquel en somme nous n'avons rien oublié non plus. Nous avons cru bon d'en extraire ce texte que nous lisions alors et qui nous rappelait de manière presque exacte la fête que nous pouvions vivre à la maison, dans la présence chaude et rassurante de l'arbre de Noël et de nos parents. Heureux temps que l'enfance. Il ne lui aura manqué pour être parfait que quelques années de plus!

Pour l'heure... place à Dudan. Celui-ci n'aura pas écrit que des choses aussi douces. Ces pages lui feront pardonner beaucoup, si bien entendu, où qu'il soit il lui prenne l'envie de feuilleter ces pages, et qu'il ait vraiment besoin de notre pardon! Lui dont la joie suprême était justement de pourfendre ses plus sûrs ennemis, ces communistes qui avaient tué le pays de sa mère, et avaient condamné ses grands-parents maternels de faim et de misère.

Pierre DUDAN

ne nous en voudra très certainement pas de reprendre dans son ouvrage :

TROUS DE MÉMOIRE

paru aux Editions France-Empire, son Noël des Charbonnières, pp. 59 à 61.

Mon Bon Dieu, pourquoi m'avoir amputé d'elle ? Je T'avais pourtant mis dans le coup ! Souviens-Toi de notre Noël, il y a quelques mois à peine... J'avais organisé une cérémonie de mon crû. Aux Charbonnières, village natal de mon père, je m'étais rendu avec mon Moineau. La neige était abondante et poudreuse, scintillante de cristaux immaculés. J'avais emporté avec moi mon gramophone à ressort et des disques de Carroll Gibbons ; une boîte de bougies et des allumettes. Chandail, blouson, pantalons-fuseaux et bottes de ski, nous étions harnachés pour affronter la plus émouvante nuit d'hiver de l'année.

Nos skis nous ont hissés jusqu'à la lisière des hauts sapins. La nuit était tombée très tôt. Nous étions absolument seuls à cette heure et à cet endroit-là. Il fallait être fou ou saoul, ou amoureux-saoul-fou pour se trouver seuls à deux en pleine obscurité en un endroit aussi

sauvage. Nous étions tout cela : saouls d'aimer follement notre amour. Et nous allions prier pour lui. Nous allions fêter notre Noël à nous. A nous seuls.

Laissant aux bourgeois pantouflards le soin d'acheter au marché un sapin amputé de son pied et de ses racines, de l'emprisonner dans un appartement surchauffé, de l'asphyxier de guirlandes, nous allions nous choisir dans l'obscurité de la forêt, un sapineau dodu.

Ce sapineau-là, nous l'avons découvert avec un léger gémissement de plaisir. C'était bien lui ! Ses jeunes branches ployaient un peu sous l'épaisse couche de neige vierge.

Dans cette neige, nous avons planté 17 bougies. Nous les avons allumées. J'ai remonté le petit gramophone. Carroll Gibbons a joué pour nous seuls « Continental »...

Longtemps nous sommes restés enlacés dans l'édrédon de neige, au pied du sapineau illuminé. La nuit a retenu son souffle pour ne point troubler les flammes. Dans le halo de lumière douce, nous étions un flot d'amour qui prie. Pour que le Bon Dieu — Toi, mon si Bon Dieu — ait l'infinie bonté de bénir et de protéger notre ferveur d'aimer, de nous aimer...

O Bon Dieu des dix-sept ans perdus en ce Noël de 1933, Tu souriais de notre aveuglement dérisoire. Tu savais ce qui couvait au cœur de Touschk, ce qui devait déchirer le cœur de Trousch. Tu nous as laissé le temps de le découvrir par nous-mêmes. Nos prières malhabiles n'y ont rien changé. Quand Tu décides de bénir une union, c'est qu'elle en vaut vraiment la peine. Dans le cas contraire, Tu détournes Ton regard des bougies les plus innocentes. Elles finissent fatalement par fondre et se figer dans les cristaux de neige.

La peur gigantesque de Monsieur

Médiocre

Dehors, la neige tombe. Elle tombe sur les sapins. Elle tombe sur la neige des sapins, sur la neige du toit, sur la neige devant le chalet, sur la neige derrière le chalet, sur la neige des montagnes, sur la neige des vallées, sur la neige des plaines, sur la neige de la terre tout entière, la terre qui accueille un nouvel hiver avec calme, avec confiance. La neige fond dans l'eau des rivières, dans l'eau des lacs. La neige neige et recommence à neiger sur de la neige encore...

Il neige dans la nuit et Eugène n'a plus peur des choses. Il sent vivre et vibrer son âme, à chaque instant renouvelée.

Il sait qu'il passera ainsi tout l'hiver.

Il sait qu'au printemps, il s'en ira à la rencontre du soleil et des fleurs.

Il sait que lorsque l'été éclatera sur la mer lumineuse, il plongera son corps hâlé dans l'iode et le sel de l'eau riche.

Il sait que bientôt, il aura mérité à son tour sa mort merveilleuse. après avoir assumé la part de souffrance de millions d'autres hommes, en plus de la sienne.

Et la nostalgie des espaces infinis le reprend. Son œil se perd dans le jeu des flammes, et son cœur, doucement, prie.

Il prie en se donnant au vouloir divin, en toute humilité, en toute simplicité.

Il ne *parle* pas sa prière. Il la *respire*.

Sa prière, c'est le rythme de son sang, le rythme de son souffle.

Dehors, la neige tombe, et doucement, Dieu lui pardonne à lui, Eugène Machin.

Dieu l'entend. Dieu l'écoute. Dieu l'admet.

Le feu chante et la neige tombe. La neige bénit la terre et la terre s'endort...

Cette nuit-là, Eugène Machin dormira d'un sommeil profond, avant-goût de la mort, de la mort qu'il espère et qu'il est en train de mériter.

Le lendemain matin, il est réveillé par le soleil qui danse sur les carreaux embués de la fenêtre.

Dans la cheminée, des braises attendent de se remarier à un feu.

Eugène saute à bas du lit, s'habille rapidement et sort.

Dehors, il reste immobile, émerveillé.

Le cirque des montagnes, le secret des vallées, tout ça étincelle au soleil. Tout ça éclate de bonheur dans le ciel bleu. Tout ça vibre de lumière.

Eugène murmure :
« Merci, mon Dieu, d'avoir permis ça une fois encore... »

Un souvenir s'empare de lui. Il pense aux arbres de Noël de son enfance.



Il pense à la joie des bougies allumées, à l'ambiance de mystère, enveloppante, qui planait sur ces Noël perdus.

Alors, il décide que, ce soir-là, il aura aussi son arbre de Noël à lui.

Il s'en va chercher dans le chalet une boîte de petites bougies rouges, quelques provisions, une bouteille d'eau-de-vie, et prend le chemin de la montagne.

Il avance d'un pas lent et régulier, brassant la neige poudreuse, dont les cristaux font danser des gouttes de soleil.

Ses pieds enfoncent dans la neige et la neige craque sourdement. Le soleil et le froid font flamber la peau de son visage. Il sent en lui une force contenue, un calme, une maîtrise.

A mesure qu'il s'élève, le paysage grandit, jusqu'à devenir un horizon infini de sommets blancs jouant au miracle avec le soleil.

L'idée d'éternité hante Eugène.

Il pense : « Aujourd'hui, c'est mon Noël, c'est mon dernier Noël de vie, mon dernier Noël sur cette Terre déserte. »

Et le Bon Dieu (qui l'entend) le regarde avec ses cristaux de neige, avec le bleu du ciel. Le Bon Dieu le comprend et lui chante son silence. Son silence peuplé de soleil.

Le Bon Dieu... non, ce n'est plus le vieillard digne, en chemise de nuit.

Ce n'est plus le grand-papa bonasse, oisif et pacifique. Ce n'est plus un Bon Dieu déguisé en fantoche humain. Non, Dieu, c'est l'immensité elle-même. C'est la grande Présence qui envahit, qui pénètre, qui décide, qui bénit.

Dieu, c'est le fait d'être, le fait de remercier, le fait d'être heureux d'avoir remercié.

Dieu, c'est la vibration multiple et totale. Dieu défie les mots, déjoue les définitions.

Une fois la nuit venue, après le jeu des couleurs violentes et dégradées, au crépuscule, Machin cherche dans la forêt pesante de neige, le sapin le plus mignon, le plus dodu, le plus attendrissant.

Il le trouve, après avoir cherché minutieusement, comparé avec calme, avec conscience, au feu scrutateur de sa lampe de poche.

Les étoiles s'allument au ciel, veilleuses de rêve, veilleuses de miracle.

Eugène les regarde religieusement, avec une douceur infinie, puis s'occupe à nouveau de son sapin.

Il plante les petites bougies dans la neige arrondie des branches, à une égale distance les unes des autres. Puis les allume avec des gestes caressants.

Aussitôt se forme le halo de lumière bénie qui isole du monde. Nid de clarté douce dans le mur de la nuit. Étoiles dans le ciel. Étoiles sur la terre. Étoiles dans le cœur.

Le vent léger joue une musique subtile dans la neige des hauts sapins.

De temps en temps, un paquet de neige se détache et tombe mollement sur de la neige encore... plus bas.

Eugène Machin, assis devant le plus bel arbre de Noël de sa vie, rêve.

Il rêve à son enfance. Il revoit sa mère.

Jamais encore, il ne l'a aimée autant. Jamais il ne l'a sentie si proche de lui. Sa mère, au cœur simple, tendre, dévouée, affairée, qui entrait dans la chambre avec un sourire si bon... Elle tenait dans les mains un gâteau savoureux, encore fumant... Les cadeaux... le camion de bois rouge qu'il recevait en criant de joie et en dansant autour de la chambre... La petite poésie qu'il récitait... sa mère qui essuyait une larme furtive... Sa mère qui lui bordait son petit lit avec tant d'amour... Son baiser qui calmait ses nerfs et lui ouvrait le monde des rêves...

Des cloches sonnent dans sa mémoire. Toutes les églises du monde sont en fête. Des chants... des chants encore... une joie pure dans l'air...

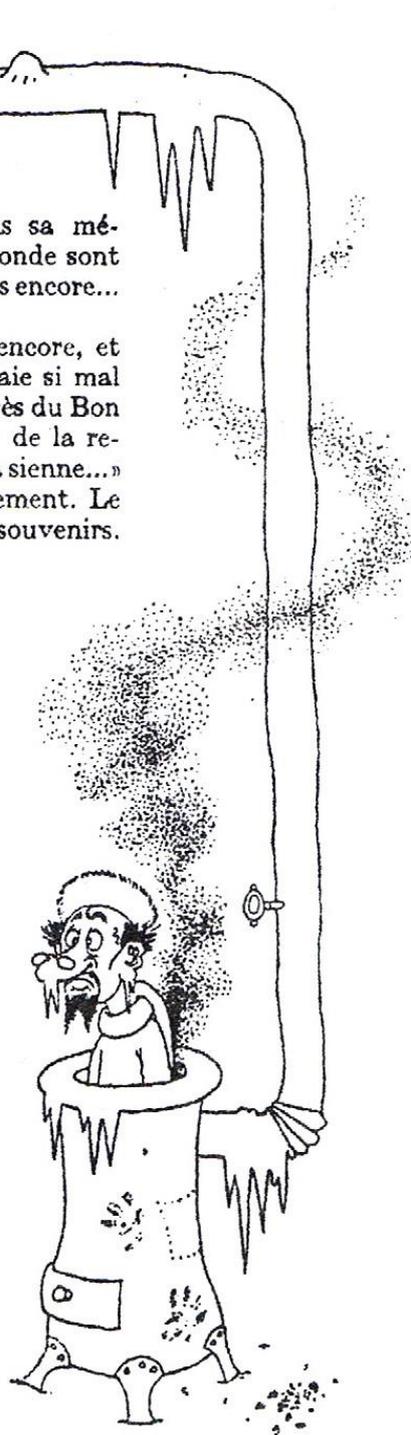
Eugène pense à sa mère encore, et dit : « Est-il possible que je l'aie si mal aimée ?... Comme elle était près du Bon Dieu... Comme je me réjouis de la retrouver, de mêler mon âme à la sienne... »

Les bougies brûlent doucement. Le halo de lumière se peuple de souvenirs.

Machin revoit sa vie fade, sans joie vraie, sans souci profond, sa vie stupide, vouée au néant. Sa vie privée de sens.

Sa Dorothée, sa brave Dorothée lui apparaît un instant comme une âme pacifique et aveugle... Il murmure : « Brave Dorothée, au cœur si mou, toi aussi, le Bon Dieu t'aime, toi aussi, je te retrouverai après mon long voyage tragique, mon long voyage voulu par Dieu... Peut-être aussi, que comme une ombre soumise et vague dans le sillage de ton âme, l'âme servile et pure de Louky promènera son odeur de chien... son odeur de chien qui cherche, qu'on siffle et qui obéit... »

Et il ajoute : « Oui, mon Dieu, c'est mon plus beau



Noël, les plus belles cloches chantent dans mon cœur. Ma solitude ne me pèse plus. Ma solitude, c'est un peu de ta force, que tu m'as prêtée. J'entends ta présence dans le rythme de mon sang. Je l'entends bourdonner dans mes oreilles. J'entends ta voix dans le murmure des hauts sapins, dans le silence de la neige, dans le rythme éternel du monde en marche... »

Les bougies s'éteignirent les unes après les autres. L'obscurité mangea la dernière petite lueur dansante.

Machin frissonna légèrement, se leva, remercia encore les étoiles de leur présence familière, et reprit le chemin de son lit.

Avant de se coucher, il alluma un feu magistral, dans la cheminée, fit jouer trois disques qu'il aimait particulièrement, relut lentement trois poèmes très courts et très concentrés.

Le Bon Dieu borda son lit, comme autrefois le fit sa mère, et ses rêves, cette nuit-là, furent des rêves d'enfant.

Extrait de:
pp. 158 à 163 

PIERRE DUDAN

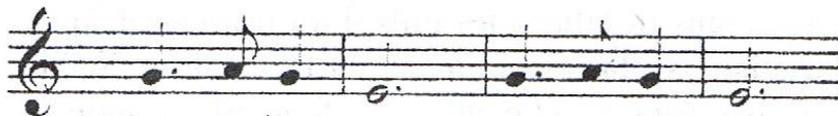
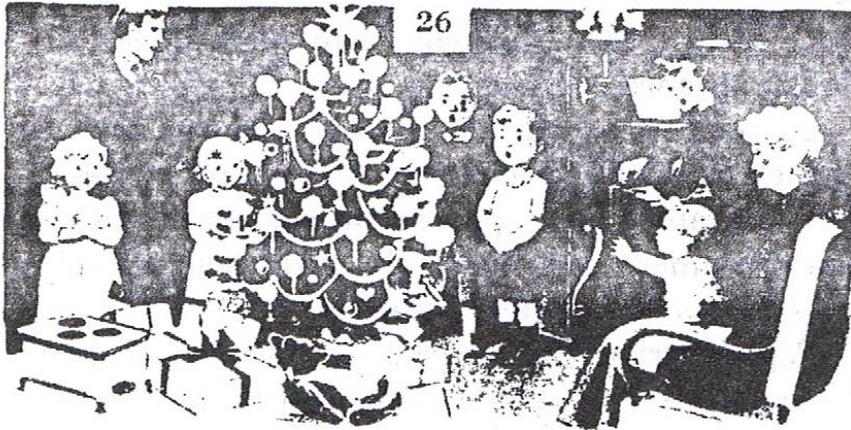
LA PEUR
GIGANTESQUE
DE MONSIEUR
MÉDIOCRE

(Histoire folle)

ILLUSTRATIONS DE
DUBOUT

ÉDITIONS DU LIVRE
MONTE-CARLO

Et qui ne se souviendra pas avec émotion de son "Mon Premier Livre" dont les textes, plus encore les images, se sont gravés à jamais dans nos mémoires vierges ? Ô bienheureuse enfance pour qui ouvrait son livre avec plaisir, voire avec émotion, pour y découvrir les voluptés délicates et secrètes de la connaissance.



Voi - ci No - ël. ô dou-ce Nuit...

Dans la salle à manger, le sapin scintille de mille lumières. Les enfants chantent de tout leur cœur.

«Voici Noël!»

Maman accompagne la mélodie au piano; papa joint sa voix grave à celle des enfants. Dans son fauteuil, grand'mère écoute, tenant Bébé sur ses genoux. Bébé tend ses petits bras vers le sapin orné de boules brillantes, de noix dorées, d'étoiles étincelantes.

Le chant s'est tu. Maman raconte la belle histoire de la naissance de Jésus.

Le petit Aloïs jette des regards d'envie vers les paquets noués de faveurs roses et les jouets posés au pied du sapin. Pour qui sera le bel ours brun? Et cette cuisinière électrique? Christiane pourrait cuire dans le four des biscuits au maïs.

Papa distribue les cadeaux. Quels cris de joie! L'aïeule reçoit des pantoufles fourrées. Noëlle lui a peint de beaux glaïeuls. Ce grand plat de faïence, c'est pour maman, cette belle cravate pour papa. Les garçons installent les rails d'un train électrique. Christiane s'affaire autour du petit fourneau. Noëlle n'est pas égoïste, elle offre ses fondants à toute la famille. Bébé danse avec l'ours brun. Maman jouit du bonheur de tous.

oeuvre de plus pleine de sensibilité.

Pierre Dudan a 31 ans. Le Noël qu'il a vécu jeune homme aux Charbonnières en compagnie de la jeune fille qui aurait du devenir normalement la "femme de sa vie", il ne l'a pas oublié et nous le propose ici dans sa version romancée.

30 ans plus tard, écrivant sa biographie, il revient sur cet épisode marquant qu'il portera à jamais en lui. Celle fois-ci ils nous le livre tel quel, sans fioritures, juste avec la déformation inévitable que le temps a pu lui faire subir.

Nous souvenant tout à coup qu'en notre bon vieux Premier Livre figurait de même une histoire de Noël, nous nous sommes penché à nouveau sur ce manuel émouvant duquel en somme nous n'avons rien oublié non plus. Nous avons cru bon d'en extraire ce texte que nous lisions alors et qui nous rappelait de manière presque exacte la fête que nous pouvions vivre à la maison, dans la présence chaude et rassurante de l'arbre de Noël et de nos parents. Heureux temps que l'enfance. Il ne lui aura manqué pour être parfait que quelques années de plus!

Pour l'heure... place à Dudan. Celui-ci n'aura pas écrit que des choses aussi douces. Ces pages lui feront pardonner beaucoup, si bien entendu, où qu'il soit il lui prenne l'envie de feuilleter ces pages, et qu'il ait vraiment besoin de notre pardon! Lui dont la joie suprême était justement de pourfendre ses plus sûrs ennemis, ces communistes qui avaient tué le pays de sa mère, et avaient condamné ses grands-parents maternels de faim et de misère.

